

Dans la même collection

HURL BARBE, ***Pompe le Mousse***

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE, ***Les Celtes mercenaires***

Western bre-ton et post-atomique.

PATRICK BOMAN, ***Des nouilles dans le cosmos***

Pas facile de faire des nouilles de qualité dans l'espace.

PATRICK BOMAN, ***Les Canines dans le pâté***

Une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres.

PATRICK BOMAN,

Les Innommables et autres histoires de Canines

PATRICK BOMAN, ***Amours, Délices et Morgue***

Suite des aventures des vampirologues de La Nouvelle-Babylone.

PATRICK BOMAN, ***Peabody se rince l'œil***

Opus six des célèbres aventures de l'Inspecteur Sahib.

PIERRE CHARMOZ,

***Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables.***

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,

Le Vampire de Wall Street.

STUDIO LOU PETITOU ET PIERRE CHARMOZ,

La Canine impériale.

GASPARD DE LA NOCHE,

Luna di Miele et autres histoires de montagne.

GILLES DERAIS, ***Trilogie Lange***

Fessées et fusées (trois livres en un).

PIERRE LAURENDEAU, ***Signé Fornax.***

YAK RIVAIS, ***Francoquin***

Un monument du xx^e siècle enfin réédité.

YAK RIVAIS, ***Spymaster vs Blackspider.***

RENÉ TROIN, ***Chantier Schéhérazade.***

JULES VEINE, ***Le Voyage dans les spasmes***

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

JULES VEINE, ***L'Atour infernal.***

LE CAHIER NOIR



AUTRES LIVRES DE LA TRILOGIE « LIA »

Un battement d'ailes de papillon...,

Sous la Cape, 2013.

Le Diallèle,

Sous la Cape, 2013.

lia

 Le Cahier noir

Sous la Cape

Avant-propos

L'été 2008, seul à Paris pour trois semaines, je pris contact avec une escort – j'avais sélectionné sur un site spécialisé des fiches du 11^e et du 12^e arrondissement. Je repérai une jeune trentenaire un peu ronde, dont la fiche laissait deviner qu'elle alliait culture et éducation à une grande liberté de mœurs. Je pris contact avec elle, découvris qu'elle habitait à un jet de pierre de mon appartement et me rendis, plutôt excité, à notre premier rendez-vous. Je fus surpris – elle aussi! – de reconnaître une jeune personne avec qui j'échangeais de menus propos chez la boulangère ou au Franprix, où nous nous croisions régulièrement. Passé ce moment d'étonnement réciproque, la séance se déroula merveilleusement; et «Lia» me certifia qu'elle avait pris autant de plaisir que moi à nos échanges.

Je la revis à plusieurs reprises cet été-là, et pas seulement pour des ébats tarifés. En effet, pendant le *social time*, la discussion avec Lia était aussi passionnante que les séances pouvaient être passionnées quelques minutes avant. Je lui dis que j'écrivais des ouvrages érotiques; elle m'avoua être dérangée par le démon de l'écriture et nous convînmes d'une sorte de *gentlemen agreement* où, en échange de conseils littéraires, je pourrais profiter de tarifs préférentiels. Nous nous amusâmes beaucoup: je lui fis écrire des petits textes érotiques à contrainte où elle mêlait l'impertinence à l'incongruité de

scènes qu'elle m'affirmait tirées de son expérience personnelle. Après quelques séances, elle me confia qu'elle avait entrepris la rédaction d'un Journal, à la demande du couple qui l'avait initiée au libertinage, au BDSM et à l'escorting. Ce « cahier noir » qu'elle me montra une seule fois, je ne fus pas autorisé à en lire des passages. « Trop cru, pas assez littéraire ! » se défendait-elle en riant.

En dehors des rencontres fortuites chez les commerçants du quartier, où nous continuions à échanger de courts propos sur la météo (parfois avec des sous-entendus qui nous faisaient sourire), nous nous revîmes régulièrement durant l'automne. Puis le couple – elle était mariée, et m'assurait que son mari était au courant de son activité professionnelle – déménagea, en province d'abord, à l'étranger ensuite. Je l'appris par un ami commun, architecte.

Il y a un an, je reçus un mail de « Lia », m'annonçant qu'elle venait de poster à mon intention son cahier noir et que je pouvais en faire ce que je voulais. Elle avait changé de galaxie, mais tenait à ce témoignage d'une folle période vécue intensément. Je pensai, à juste titre, qu'elle me l'adressait pour voir s'il était publiable. Aux deux tiers du cahier noir, je découvris avec surprise que Lia avait incorporé à son « journal » des personnages que j'avais inventés quatre ou cinq ans plus tôt ! Court roman, dont je lui avais confié les premiers chapitres pour connaître son avis, laissé en plan par la suite, construit sur une contrainte mathématique – la translation d'un carré naturel d'ordre trois en carré magique –, *Le Diallèle* mettait en scène huit convives ayant chacun une relation avec une mystérieuse absente, Marie, qui occupait symboliquement la case « 5 » du carré, la seule à ne pas permuter lors de la translation. Or cette Marie et une de ses amies, Li-Anne, pures inventions de ma part, devenaient dans le Journal de Lia des

collègues de travail bien réelles. J'étais extrêmement troublé. J'adressai à Lia un mail, lui demandant des éclaircissements sur ce « vol » de personnages. Elle me répondit que mon début de roman l'avait impressionnée au point qu'elle n'avait pu résister au plaisir d'associer quelques personnages aux récits souvent outrés, mais avérés, de ses expériences sexuelles. Et cela d'autant que Maître Caliban, un des propriétaires de Lia et lecteur privilégié du *Cahier noir*, homme érudit et volontiers affabulateur, n'était pas sans parenté avec un autre de mes personnages, Christian, organisateur de soirées libido et dandy nocturne.

De Maître Caliban et de son épouse Desmonia, je n'ai pu trouver trace sur le Net. Et pourtant, je n'arrive pas à croire qu'ils sont sortis de l'imagination de Lia : les descriptions des lieux et les scènes qui s'y déroulent sont empreintes de sincérité, et les quelques entorses à la réalité que j'aie pu relever (notamment, j'apparais dans le « Cahier noir » comme un certain Jean, habitant le 9^e arrondissement, mais nos rencontres à la boulangerie y sont mentionnées) n'enlèvent rien à la vraisemblance du récit.

Sans doute trop proche de Lia, je ne puis juger de la qualité littéraire de son Journal, mais je suis frappé à la fois par cet appétit à découvrir un monde inconnu (le sexe, dont elle n'avait jusqu'alors qu'une pratique conventionnelle à deux ou trois écarts près), une volonté très affirmée d'en explorer les territoires les plus inquiétants et une sorte de distanciation *umorale*, comme eût dit Jacques Rigaut, qui en accentue la singularité, et parfois l'« inquiétante étrangeté ».

Piqué au vif par les emprunts à « mon » roman – très peu avancé, à la vérité –, je l'achevai en quelques jours, intégrant à mon tour dans mon récit des personnages relevés dans le *Cahier noir* (notamment Dimitri, l'oligarque russe tissant sa

toile autour de Lia et de Marie). J'adressai par mail le roman achevé à Lia, qui me répondit après lecture qu'elle avait été frappée par la coïncidence d'événements de l'un et de l'autre livre, notamment des scènes qu'elle n'avait pas rapportées dans son *Cahier noir*, mais que je décrivais dans *Le Diallèle*, comme si j'en avais été un des protagonistes ou un observateur privilégié. Je fus encore plus troublé par cette irruption de la littérature dans la réalité que je l'avais été de découvrir mes créatures basculer dans le quotidien d'une escort cultivée, et sans doute mythomane.

Sur ma lancée, je proposai à Lia d'écrire un troisième livre où je raconterais une sorte de « off » de son *Cahier noir* : en effet, on y relève de nombreuses allusions à des événements extérieurs, mais non étrangers au récit principal. Ma proposition intrigua Lia. Elle me demanda du temps pour accepter. Mais lancé comme une locomotive à vapeur, je ne pus attendre. Aussi lui adressai-je, quelques jours plus tard, le début d'*Un battement d'ailes de papillon...*, roman qui commence par une simple affaire de recherche d'appartement et de placements bancaires (Desmonia, la maîtresse de Lia, est banquière privée dans le civil) et, surtout, par une erreur d'interprétation par Pierre, le mari de C. (Lia) : lors d'un séjour dans un gîte des Hautes-Alpes, celui-ci avait découvert le maillot de bain de C. accroché au garde-corps du jacuzzi où C. barbotait en compagnie des propriétaires du lieu. Pierre, imaginant sa femme se livrant à un trio amoureux et torride, avait quitté le gîte le lendemain, rentrant précipitamment à Paris, rencontrant leur banquière commune, signant avec elle un contrat à risques, et profitant des avances de la belle Desmonia pour découvrir en sa compagnie les nuits chaudes de la capitale. Tout y était vraisemblable. De plus, mon personnage central, Pierre, mathématicien (ce qu'est effec-

tivement le mari de C./Lia), allait évoluer dans un roman à structure chaotique – par une erreur d’interprétation des conditions initiales (le maillot de bain de sa femme pendu au garde-corps du jacuzzi) –, et précipiter son couple dans une aventure dont il ne maîtriserait plus le développement (C. se transformant en soumise libertine, puis en escort de haut vol ; lui-même tombant amoureux d’une créature intermédiaire), ni l’issue.

C. répondit à mon envoi par retour. Elle était à la fois enthousiaste de mes premiers chapitres et terrifiée par mon « ubiquité » : à part certains lieux, des noms de personnages et quelques événements très éloignés de la réalité, l’ensemble collait avec une précision diabolique à sa propre vie. Je lui répondis que je n’avais fait qu’extrapoler, à partir de données fractionnaires ou incomplètes du *Cahier noir*, pour tisser le fil de mon histoire.

Les trois textes constituent une sorte de trilogie à correspondances (dans le sens ferroviaire du terme) :

– *Le Cahier noir* de Lia, que j’ai transcrit scrupuleusement, gommant (avec son accord) quelques impropriétés ou imperfections stylistiques, mais lui conservant son énigmatique pouvoir de sidération, et les effets cumulatifs, extravagants, voire nauséux, des scènes rapportées ;

– *Le Diallèle*, jeu littéraire à contrainte, mais troublant par ses débordements bijeçtifs sur *Le Cahier noir* ;

– *Un Battement d’ailes de papillon...*, roman presque vrai, relatant les événements évoqués en creux par *Le Cahier noir*.

La publication simultanée des trois ouvrages permet au lecteur de découvrir dans l’un les éléments qui manquent à l’autre, mais les livres sont autonomes dans leur registre spécifique.

I. L'éducation

Vendredi 17 août

Je commence ce journal à la demande de Maîtresse Desmonia.

Je m'appelle lia (avec une minuscule, symbole de mon statut de soumise). Je suis la chose, l'objet, l'accessoire de Maîtresse Desmonia et, secondairement, de Maître Caliban, son compagnon. Mais le contrat que j'ai signé m'attache à ma seule Maîtresse adorée. Dans le civil je suis (j'ai été?) mariée à P., et je porte un autre prénom. Épouse rangée, même si j'ai eu quelques aventures masculines, surtout avant mon mariage; et, aussi, je l'avoue, après.

J'ai connu Maîtresse Desmonia par son activité professionnelle (c'est ma banquière). Dès notre premier rendez-vous, j'ai ressenti une forte attirance. Elle s'en est rendu compte, mais au lieu de profiter de la situation pour une brève aventure féminine, elle m'a fait monter en pression.

J'ai eu ma première relation sexuelle à l'âge de quinze ans, avec ma meilleure amie. Nous n'étions pas spécialement attirées l'une par l'autre, mais il nous a semblé que c'était le meilleur moyen de découvrir notre propre corps. Je l'invitai à mon anniversaire et, avec l'accord de mes parents et des siens, Émilie resta dormir avec moi. Après la douche, nous nous observâmes, nues, comparant l'avancée de notre féminité: de

type méridional, Émilie était déjà pourvue de seins magnifiques et son sexe s'ombrait d'une toison bien noire, tandis que le mien était à peine surmonté d'un petit duvet blond. Et mes seins étaient riquiqui. C'est Émilie qui prit l'initiative, s'estimant plus mûre que moi. (Elle s'était vantée d'avoir embrassé des garçons et touché le sexe de l'un d'eux. «Tu sais, un drôle de truc qui grossit et qui sent pas bon.») Émilie m'embrassa sur la bouche, pour que je ne sois pas godiche avec les garçons. Elle enfonça sa langue, bien saliveuse – c'était assez répugnant et je fis la grimace. «Va falloir que tu t'y fasses, les garçons adorent te fourrer la langue.» À mon tour, je mis ma langue dans sa bouche et, finalement, je trouvai cela plutôt agréable : des sortes de picotements entre les jambes et sur la pointe de mes jeunes seins. Émilie me fit allonger sur le dos, écarta mes cuisses pour regarder mon petit con tout neuf. Elle y mit un doigt. «Dis donc, c'est vachement étroit!» Elle voulut faire entrer le doigt, mais j'eus mal et elle n'insista pas. Ensuite, elle me lécha, assez maladroitement mais avec beaucoup d'énergie. Les picotements m'envahirent tout entière quand elle s'attarda sur mon clitoris (j'ignorais de quoi il s'agissait, mais pas elle!) et je me sentis exploser. «Ah! dis donc! quelle dégoûtante, tu as fait pipi!» Je voulus protester de mon innocence, mais Émilie revint à ma bouche pour que je vérifie. Comme toutes les filles (et je pense tous les garçons), j'avais déjà goûté à mon pipi, et cela ne faisait aucun doute : au moment de l'explosion, je n'avais pas su me retenir. Je rougis et j'étais sur le point de pleurer, mais Émilie rigola : «Ce n'est pas grave, tu sais.» À mon tour, je léchai son sexe et je pus mettre un doigt dans son con – elle m'avoua qu'elle n'était plus vierge, un ami de son père l'ayant débarrassée de son hymen. «Ça fait mal au moment où il pousse, mais après, c'est bon.» Elle était très fière d'avoir perdu sa virginité avec un homme mûr. Il s'était

montré gentil et lui avait donné cinquante francs. Tandis que je faisais gonfler son clitoris avec ma langue, j'étais assez anxieuse qu'elle eût la même réaction que moi, mais rien ne coula dans ma bouche.

Cette expérience mit fin à notre amitié. Émilie tomba enceinte l'année suivante et se maria avec le futur père, plus âgé qu'elle d'une dizaine d'années, et qui avait une bonne situation, comme on dit. Mes poils poussèrent au cours de ma seizième année, ainsi que mes seins, que Maître Desmonia et Maître Caliban aiment triturer. «De belles mamelles de femelle», me complimentent-ils lorsqu'ils en sont satisfaits.

J'eus ma première relation sérieuse à dix-sept ans, avec un garçon plus âgé que moi ; il me paraissait vieux mais ne devait pas avoir trente ans. Il fut parfait et je ne ressentis guère le passage de son engin (il est vrai que je me masturbais régulièrement, utilisant volontiers carotte ou petite courgette épluchée au cours de cette activité). Quentin fut aussi un excellent pédagogue, il m'apprit l'usage du préservatif, m'incita à consulter une gynécologue – je pouvais y aller sans le dire à mes parents, qui ne semblaient d'ailleurs pas s'apercevoir de ma métamorphose. On se vit régulièrement jusqu'au bac, puis je quittai ma ville de province pour suivre des études à Paris. C'est là que je rencontrai, après quelques aventures sans lendemain, celui qui allait devenir mon mari. Brillant étudiant, puis chercheur prometteur. Je fus tout de suite conquise par son côté lunaire et son sourire de star qui s'ignore. Rien que de penser à lui, j'ai mon petit oiseau qui tressaille. J'espère qu'il m'aime encore.

J'ai interrompu mes études de sciences éco après la licence et je trouvai du travail dans la société d'import-export où j'ai exercé pendant plus de dix ans au service comptabilité. P., mon mari, put ainsi préparer sa thèse et entrer dans une unité de

recherche en mathématiques appliquées. Le soir, il me parlait avec enthousiasme de ses travaux, mais très rapidement je décrochai – il naviguait au large quand je barbotais dans les eaux du port.

Nous aimions la montagne tous les deux et nous campions l'été, souvent dans le Briançonnais. Après deux stages de haute montagne, nous nous lançâmes, sans guide, à l'assaut des cimes. Les Écrins, la Dibona, le mont Blanc... Une fois, au refuge des Écrins, je me retrouvai coincée entre P. et une femme qui s'était couchée avant nous et semblait déjà dormir. Le gardien avait blindé le dortoir, à cause de la fréquentation de ce jour-là. Au cours de la nuit, la femme se tourna vers moi; ne parvenant pas à dormir, j'essayai de deviner qui elle était, si elle était jolie ou moche, jeune ou vieille. Un des dormeurs alluma brièvement sa frontale, sans doute pour consulter sa montre (ces nuits en refuge, sauf pour P. qui dort comme une souche n'importe où, sont un véritable calvaire, avec concert de ronflements, odeurs corporelles, j'en passe et des moins bonnes). À la brève lueur de la lampe je vis que ma voisine avait les yeux grands ouverts; elle était jeune et, avant que la lueur de la frontale ne disparaisse, j'aperçus un très beau visage. Je lui souris. Elle approcha sa tête de la mienne et m'embrassa; je n'avais pas eu d'aventure féminine depuis Émilie et cela me troubla. Je lui rendis son baiser et passai un bras sous elle; de son côté, elle fit descendre la couverture, glissa une main sous mon tee-shirt et me caressa un sein. Nous tentâmes de nous dénuder un peu l'une l'autre mais le manque de place ne permettait guère de liberté de mouvement. Nous finîmes par nous endormir, un peu emmêlées. Heureusement, nous nous réveillâmes avant l'irruption du gardien, et la mise en route du générateur. Dans la salle commune, je ne parvins pas à retrouver mon amante éphé-

mère; elle était peut-être déjà en route pour un des sommets environnants.

[Maîtresse Desmonia, qui vient de lire ces premières pages, me félicite: «Tu as non seulement un beau cul, mais aussi une jolie plume. Compliments.»]

Il y a trois ans, lors d'un trek au Maroc – P. était retenu à Paris par son travail –, j'ai fait la connaissance d'un couple charmant: lui s'appelait P. également, et elle Ariane. J'ai ressenti une forte attirance, surtout pour Ariane. Nous avons randonné pendant trois semaines dans la vallée des Aït Bouguemez, avec ascension du M'Goun. Le soir, nous dormions tous les trois dans la même tente. (J'étais la seule «célibataire» et j'avais eu le choix; tous les participants étaient prêts à m'accueillir mais je choisis P. et Ariane, en espérant... je ne sais trop quoi!)

J'avais eu l'année précédente une brève aventure lors d'un voyage professionnel à l'étranger – un salon où j'accompagnais mon patron, qui me fit comprendre que mon statut de collaboratrice comportait implicitement une certaine disponibilité sexuelle. Je pouvais refuser, mais... Bien sûr, il ne s'exprima pas ainsi et comme il était bel homme et peu regardant sur les frais de mission (j'en savais quelque chose, vu mon boulot!), je partageai sa chambre pendant deux nuits. La troisième et dernière, il me préféra une escort locale, ce que je pris assez mal. Depuis, j'étais restée fidèle à P., non par contrainte, mais le temps passait pour nous deux sans que nous nous en rendions vraiment compte. Il fallut ce trek pour que le démon se réveillât dans mon petit corps esseulé. Mais toutes mes tentatives d'approche furent vaines: visiblement, une expérience de trio n'était pas au programme du trek. Ce qui n'enleva rien à notre amitié naissante et nous nous promîmes

de nous revoir bientôt. Au retour à Paris, P. me demanda si tout s'était bien passé; je lui parlai de l'autre P. et d'Ariane et laissai supposer une brève idylle. P. ne fit pas de commentaire, mais il essaya à plusieurs reprises d'en savoir plus. À Paris, nous revîmes durant l'hiver P. et Ariane, que *mon* P. trouva charmants; ils nous parlèrent de leur projet d'installation dans les Hautes-Alpes. Puis nos relations se distendirent, ce qui est fréquent pour les amitiés nées au cours de treks à l'étranger. Quand ils nous appelèrent, il y a un mois, pour nous inviter dans leur nouvelle maison, cela faisait près de deux ans que nous n'avions plus de nouvelles. Nous étions assez libres de notre emploi du temps, P. et moi. *[Inutile de préciser pourquoi, mes avoires et ceux de P. n'ont pas de secret pour ma banquière adorée.]* Lorsque nous arrivâmes dans le hameau perché au-dessus de la Durance, je ressentis pour Ariane à nouveau un désir fou – Desmonia pense que j'ai transféré sur Ariane mon désir pour elle, ce qui est bien possible. P. (le mien) s'en aperçut et me pista. Un soir, pour le faire enrager, je suspendis mon maillot deux-pièces à la rambarde de la terrasse avant de prendre un bain de minuit dans le spa – P. et Ariane étaient naturistes, mais non libertins. Je finis par admettre que mes avances ne pouvaient que perturber notre amitié et je laissai tomber. Après le départ précipité de *mon* P., je restai une dizaine de jours supplémentaires pour aider mes amis, qui accueillaient beaucoup de monde dans leur gîte.

Quand je rentrai à Paris, je vis tout de suite que P. s'était fait un cinéma torride sur mon séjour haut-alpin. Je compris aussi qu'il s'était passé quelque chose avec notre banquière commune: son parfum, si particulier, flottait dans la grande pièce de l'appartement. Quand P. proposa de l'inviter avec son mari, j'acceptai aussitôt. La Cocotte-Minute était prête à exploser!

[Je laisse ce journal se reposer; c'est l'heure de l'apéro. Et Maîtresse Desmonia m'a fait comprendre que je faisais partie des hors-d'œuvre. «Allez, dépêche-toi de t'habiller. Tu vas nous mettre en retard. Caliban, vous me fouetterez cette catin désobéissante!» Hum, le fouet... J'adore!]

Samedi 18 août

En fait d'apéro, hier soir, c'était carrément dînatoire, et j'étais le plat de résistance, attachée, nue, sur le capot du gros 4x4 de Maître Caliban dans une position qui rendait mes deux orifices accessibles. J'eus le temps de voir, dans le crépuscule qui tombait, une cohorte d'hommes nus qui se masturbaient. Puis ma Maîtresse chérie banda mes yeux et s'adressa à l'assistance.

– Messieurs, je vous présente lia. Vous connaissez le programme: «Lia, Baba, et les Quarante Violeurs.» Vous pouvez user de cette esclave comme bon vous semble. Auparavant, je vais demander à deux gentlemen de préparer ses orifices par un langotage d'anthologie. Qui veut?

Qu'est-ce que c'était que cette histoire? Je ne pouvais tout de même pas recevoir quarante bites en une soirée; ils allaient me déchirer! Je voulus protester, mais Caliban me bâillonna de la main et me chuchota à l'oreille: «Tranquille, ma mignonne, ça va bien se passer. Il y a deux auxiliaires et ils n'auront droit qu'à cent coups chacun. Desmonia l'a fait plus d'une fois!» Un peu rassérénée, et sachant que ma Maîtresse chérie était à mes côtés, je me laissai aller. Apparemment, les Quarante Violeurs étaient tous partants pour fourrer leur langue dans mes trous. On me souleva les fesses, on replia mes jambes vers ma poitrine afin de rendre plus confortable la position des lécheurs. Deux langues très actives vinrent explorer mes trous, puis deux autres, puis... j'arrêtai de

compter. Mais il me semble que les Quarante Voleurs y sont tous passés. J'avais trempé le beau capot du 4x4, ce qui me vaudrait certainement une réprimande du propriétaire. Petite précision : ma Maîtresse adorée dit que je suis une « fontaine » et il semble que ce genre d'anomalie soit prisé des amateurs, hommes ou femmes.

Je restai dans la même position, peu confortable pour moi, les jambes remontées très haut, presque jusqu'à mes épaules. Il y eut un grand silence, puis on me pénétra par-devant, et Maître Caliban compta scrupuleusement les coups. L'homme se retira et un autre prit sa place, puis un troisième ; le quatrième força mon petit trou, qui, bien lubrifié, absorba l'engin sans difficulté ; le suivant prit le même chemin, puis il y en eut deux ensemble – je ne sais pas comment ils s'y prirent, sur le capot, ça a dû être du sport [*Caliban confirme : il devra faire redresser la carrosserie, et je payerai les frais*] ; sensation, nouvelle pour moi, et extraordinaire de ces corps étrangers glissant l'un contre l'autre le long de mon périnée. « Elle a encore giclé, la chienne ! » s'exclama quelqu'un (mais le ton était admiratif) ; puis je cessai de compter. Recevoir dans sa chair une suite ininterrompue de bites, de toutes tailles, de toutes formes, sans connaître à quels individus elles sont attachées me renvoyait à mon rôle d'esclave, ce qui me satisfaisait malgré l'inconfort de ma position. Si mes amies féministes me lisent un jour, elles seront horrifiées que l'on puisse trouver du plaisir à être traitée en « objet sexuel ». Mais j'étais fière d'assurer, je voulais que Maîtresse Desmonia dise, une fois revenus à l'appartement : « Ma chérie, tu as été magnifique. » La séance prit fin, des crampes assez douloureuses dans les jambes avaient gâché les dernières pénétrations – mais je n'ai pas utilisé mon *safe word*, chère Desmonia, vous pouvez être contente de votre petite pute.

Desmonia conduisit vers moi un dernier visiteur : «Voici ton baba, ma chérie. Tu vas adorer, il est fondant.» On me détacha, mais sans enlever le bandeau, et quelqu'un me prit dans ses bras, puis me déposa doucement sur une serviette, ou un drap. Une voix douce, dont je n'arrivai pas à savoir si elle appartenait à un homme ou à une femme, me chuchota à l'oreille : «La pauvre petite chérie, elle a été bien secouée.» De longs cheveux balayèrent ma poitrine et mon ventre, puis des petits seins se frottèrent aux miens, tandis que des doigts délicats effleuraient mon coquillage (qui devait être cramoyé!). «La voilà pantelante, et son petit trou boursofflé, une vraie misère!» Un souffle remplaça les doigts et rafraîchit mes orifices. Divin! Puis mon mystérieux (ou mystérieuse?) visiteur s'allongea le long de mon corps; je le pris dans mes bras et caressai sa chevelure, son visage; tous ses gestes étaient doux, sa peau était douce, ses petits seins du satin. Ma main descendit plus bas, et je touchai... un magnifique sexe en érection! Alors que je venais d'être prise par quarante hommes, c'était cette créature, dont je ne comprenais pas l'anatomie, que je désirais, là, tout de suite. «Je m'appelle Julia, murmura-t-elle et je suis une femme comme toi, mais avec quelque chose en plus, pour te combler, ma chérie.» Elle se mit sur le dos et m'aida à chevaucher son engin. J'imagine qu'autour de moi, le public était nombreux: j'entendais des commentaires, quelques sifflements d'admiration. Ce fut un éblouissement, nous jouîmes ensemble et restâmes prostrées, soudées, plusieurs minutes. Puis ma Maîtresse chérie ordonna : «Allez! On remballe, on ne va pas y passer la nuit. Bonsoir à tous et merci de votre collaboration. J'espère que vous vous êtes bien amusés.» Julia, avant de disparaître, murmura : «On se reverra, je te le promets, petite lia.»

Ce matin, à part une certaine raideur dans le dos, je ne

ressens aucune gêne. Desmonia a passé des onguents sur mes trous, qui ont fait merveille.

Je reviens sur l'épisode du salon professionnel où j'accompagnais mon patron. Comme l'a compris ma Maîtresse adorée, le fantasme de la prostitution m'avait plus d'une fois traversé l'esprit... enfin, façon de parler, parce que c'était souvent quand je me masturbais. Je m'imaginai alors obligée de faire l'amour avec un inconnu qui m'avait payée pour cela (les sommes auxquelles j'estimais mon corps étaient d'ailleurs dérisoires). Mon client était généralement gras, plutôt laid – plus son physique me répugnait, plus j'éprouvais de plaisir. Cet ectoplasme prenait parfois les traits d'un individu croisé dans le métro où ailleurs; certains hommes laids sont très attirants, je ne sais pas pourquoi, mais eux le savent: une fois, l'un m'a mis la main aux fesses dans le métro, à une heure de pointe, et je l'ai laissé faire, facilitant même son geste – il s'est ensuite collé à moi et je sentais, en haut, sa sueur aigre couler dans ma nuque et, en bas, son sexe dur appuyer contre ma robe légère. Mais je digresse et, pour en revenir à mon patron, lorsqu'il m'a fait comprendre que je devais passer à la casserole, je lui répondis que j'étais prête à faire des heures supplémentaires, mais pas gratuitement. Bon, j'avais un peu bu, c'était l'apéro, un vrai celui-là. Il eut l'air surpris de ma réponse, puis il sourit. « Bien sûr, chère C., les heures supplémentaires, surtout de nuit, sont rémunérées. À combien estimez-vous votre dédommagement? » Je demandai cent euros pour la soirée. Son sourire s'élargit. « Ça me va, mais je serai exigeant. » Maintenant que je connais les tarifs, j'aurais dû demander beaucoup plus! Il s'en tirait à bon compte, le cochon. Cela dit, il fut courtois et bon amant et je passai une très bonne soirée, ainsi que la suivante – toujours facturée cent euros. Il essaya

de m'enculer, mais j'écartai sa bite, lui disant que l'entrée était réservée à mon mari. «Il a bien de la chance! soupira-t-il. Un joli cul comme le vôtre, ce serait dommage qu'il reste en jachère.» En fait, P. n'a jamais essayé de me prendre de cette façon; ses pratiques sont assez conventionnelles, mais c'est un amant délicieux qui sait varier les gammes de son instrument avec un véritable savoir-faire. Même s'il me transforme rarement en fontaine, j'en suis toujours folle! J'étais donc vierge du cul, comme le dit poétiquement Maître Caliban – ce qui n'allait pas durer [*On découvrira plus loin comment je perdis cette virginité-là.*] Mais revenons à mon patron: de retour en France, il se conduisit avec moi avec la plus parfaite correction, n'essaya jamais de me forcer à recommencer (ce que j'aurais sans doute accepté). J'ai gardé précieusement mes deux billets de cent euros sur moi, comme des talismans; et, lorsque j'en ai donné un à ma Maîtresse adorée il y a quelques jours quand elle me proposa une séance de découverte tarifée, j'éprouvai d'autant plus de plaisir à la payer avec mon «argent de pute».

C'est cette séance qui a tout déclenché: une sorte d'acte fondateur de ma nouvelle identité. G., notre banquière, et J., son mari, venaient dîner chez nous, entre autres pour discuter de placements. Je ne m'étendrai pas sur le début de la soirée, sauf pour signaler que dès l'entrée, nous échangeâmes avec G. un regard où pouvait se lire tout mon désir de me soumettre. Elle me fit monter en pression avec un art consommé, me laissant admirer sa poitrine en se penchant, ou me dispensant de brèves caresses, comme par inadvertance. Pendant le repas, nous étions en vis-à-vis et elle se déchaussa pour me caresser le pied d'abord, puis la jambe, puis le sexe; quelle gymnaste! Son buste restait parfaitement droit et elle participait avec

calme à la conversation générale. Moi, je n'en pouvais plus; j'avais envie de me mettre à quatre pattes sous la table et de fourrer ma tête entre ses cuisses. Puis, soudain, elle attaqua: elle nous expliqua, à P. et à moi, qu'en plus de son activité officielle à la banque, elle pratiquait l'escorting. Il y eut débat sur son métier caché, plus par curiosité que par réprobation. P. n'était pas choqué. [*De toute façon il se l'était déjà tapée (G. me l'a confirmé).*] Puis elle me proposa une heure de «découverte», pour cent euros. Je n'ai pas hésité, et je lui ai refilé un des billets «du patron». Sous la douche, elle me fit toucher son corps, elle me griffa les tétons, que j'ai sensibles, puis, se glissant derrière moi, agrippa ma fourrure blonde tout en frottant son corps savonné contre le mien. Divine jouissance! Qui brisa toutes les barrières que les convenances et la routine des jours avaient dressées depuis mon enfance autour de ma vie. Je me sentais enfin libre... G. m'emmena dans la chambre, n'alluma pas la lumière – celle qui provenait du salon, à travers la tenture de séparation, créait une intimité propice. G. me demanda si j'avais des «tabous». «Aucun», lui répondis-je fermement – en fait, il me reste bien des limites à franchir, j'en suis bien consciente même si, grâce à ma chère Maîtresse, j'ai fait des progrès considérables en quelques jours. Elle me fit mettre à quatre pattes, le cul bien relevé, écarta mes fesses et enfonça d'un coup sa langue dans mon petit trou. J'en fus suffoquée, de honte et de fierté mêlée: cette femme, que j'aimais déjà, me prodiguait une caresse intime dont je commençais à ressentir les délicieux effets. Ma petite rose se gonfla par réflexe et la langue de G. força la fronce, qui s'assouplit et l'accueillit sans réticence. Hum... merveilleux moment, en vérité. «On ne te l'a jamais fait», dit G. Plus une évidence qu'une question. «Ni avec une femme, ni avec un homme.» Elle me fit m'allonger, se coucha sur moi et m'embrassa; sa

langue m'apportait des nouvelles de mon cul, comme je l'ai entendu dire récemment au Cap. Ce fut très tendre. G. alterna des moments de surprise (par exemple, elle s'assit sur ma bouche; son petit trou était très souple, ma langue s'y enfonça sans effort), puis de lentes caresses, des massages sur tout le corps. À la fin de l'heure, comblée, je la remerciai. «De rien, je n'ai fait que mon travail», me répondit-elle d'une voix sèche et distante. Mais elle m'aida gentiment à regagner la salle de bains, car je n'avais pas la force d'y parvenir seule.

De retour à table, ce fut comme si nous nous étions absentes pour admirer un coupon de tissu, une robe ou des photos de vacances. G. évoqua Mado [*que je devrais bientôt connaître*] et la facilité, pour une femme, quels que soit son âge et son physique, de s'engager dans une profession où la demande est considérable et l'offre toujours renouvelée. Puis elle me demanda à quelle somme je m'estimais. Par défi, j'annonçai un montant prétentieux (mille euros). G. ne se démontra pas et tira de son sac deux billets de cinquante cents. Mon univers basculait (même si j'avais eu cette expérience avec mon patron): une femme, à laquelle j'étais prête à m'offrir et plus encore, proposait de louer mon corps «une nuit entière, pour elle et son mari», précisa-t-elle. Elle me fit signer un contrat et commença à m'initier au doux statut de soumise. P. semblait totalement dépassé par la situation, puis J. l'associa au jeu. Mais Desmonia, ma Maîtresse adorée – qui me révéla à cette occasion son nom «de scène» et celui de J. (Maître Caliban) –, interrompit la séance et me fit quitter brusquement l'appartement. J'ignorais où le couple m'emmenait; ils évoquèrent un lieu, C&C, et une vente d'esclaves à laquelle ils allaient m'associer (en tant que marchandise et non comme acheteuse). Ils me firent monter à l'arrière de leur voiture, un gros 4x4 un peu tape-à-l'œil. Desmonia s'assit à

côté de moi, retira la robe qui couvrait l'ensemble en résille qu'elle m'avait fait enfiler. «Écarte les cuisses et cambre bien le dos.» J'obéis. J. s'installa au volant et commença à entrer dans la circulation du Faubourg, plutôt dense le samedi soir. «Nous y serons vers deux heures», pronostiqua le conducteur. «J'envoie un message au Marquis pour qu'il nous attende. Avec le morceau de choix que nous lui amenons, il patientera!» Après avoir tapoté sur son mobile, Desmonia me demanda de me soulever un peu et introduisit dans mon anus une sorte de cylindre de métal très renflé à l'une des extrémités («Un rosebud», me dit-elle), qui devait maintenir une certaine dilatation et, accessoirement, me procurer des sensations transmises par les vibrations du véhicule. «Fontaine et vierge du cul, on devrait en tirer un bon prix», dit-elle sur le ton de la conversation la plus banale. J. acquiesça. Ils avaient levé un beau petit lot et le prix payé serait largement remboursé par les acheteurs. Je m'affolai, soudain. Je pensais à un jeu, et je me découvrais objet d'une vraie transaction financière. J'allais protester, puis pensai au contrat, bien décidée à gagner mes mille euros qui, si j'abandonnais la partie, risquaient de s'évaporer. Je restai silencieuse pendant le trajet et obéis aux diverses demandes de Desmonia, assez anodines. J. nous fit descendre juste devant le club; la rue était déserte et Desmonia ne me couvrit pas de ma robe; j'entrai donc, prête à consommer, dans cet antre qui allait avaler la petite oie blanche. Je faillis partir en courant (tant pis pour la tenue!); Desmonia dut le sentir, car elle me tint fermement. Elle embrassa l'homme qui officiait à l'accueil et le remercia d'avoir attendu pour commencer la vente. «Tu ne le regretteras pas, regarde un peu ce lot!» L'homme m'adressa un grand sourire et me complimenta: j'étais une fille magnifique et les amateurs allaient se l'arracher. Le «se» s'adressait

à Desmonia car, à part le sourire de bienvenue, il ne s'occupa pas plus de moi que d'un sac de patates. Desmonia me fit descendre un escalier étroit. Avant qu'elle ne me bande les yeux, j'eus le temps de découvrir une salle assez petite, blindée de monde, et, dans un coin, sur une estrade, trois filles et un garçon que je devinai promis aux enchères. On m'attacha les mains derrière le dos et on me fit monter à côté des autres esclaves. Quelques commentaires fusèrent : « Magnifique ! » « Superbe ! » « Je la veux ! » Les enchères commencèrent immédiatement, et mes quatre compagnons trouvèrent rapidement acquéreurs. Je ne voyais rien, mais l'ambiance décontractée, les rires échangés, le côté ridicule de la monnaie fictive (des « mignonnes »), tout cela me rasséra et j'assistai avec un certain détachement – et un mélange de curiosité et d'excitation – à la montée des enchères sur ma personne. La lutte était acharnée entre deux hommes, qui lançaient des sommes faramineuses, bien au-delà de ce qu'avaient coûté les autres esclaves. (J'ignore si la monnaie fictive était convertible en euros.) Enfin, je fus attribuée au mieux-disant et l'on m'aida à rejoindre, les yeux toujours bandés, mon acquéreur. Il me dit, plutôt brutalement : « Tu m'as coûté cher, j'espère que tu ne me décevras pas ! », puis commença à me tripoter assez durement. « Mouais, une belle pouliche ! Desmonia ne nous a pas menti ! » Ainsi, Desmonia, dans son message au club, avait fait un portrait avantageux de son « lot ». L'homme me fit toucher un corps féminin, que je devinai aussi peu vêtu que le mien. « Sylvia. Et toi, comment tu t'appelles ? » Je faillis répondre : C., puis me souvins à temps que mon nom, pour la soirée, était « lia », « avec une minuscule » avait précisé Desmonia. Sylvia m'accueillit avec gentillesse ; elle ne devait pas avoir les yeux bandés, car elle me servit à boire. « Il paraît que tu restitues le champagne par le bas ? » me demanda mon ache-

teur, qui se comportait comme un propriétaire de voitures de courses, ou d'animal à concours. Mais je n'allais pas me cabrer pour cela. Je pensai aux mille euros et répondis: «Oui, monsieur.» La formule de politesse sembla le satisfaire et, en même temps, le décider à profiter pleinement de son acquisition. Il me tâta longuement les seins, qu'il complimenta; les fit toucher par Sylvia – qui posa ma main sur les siens, très petits et peu charnus. M'ayant mise à quatre pattes, l'homme enfonça son sexe dans ma bouche. J'eus d'abord un hoquet de surprise: l'engin était volumineux; puis, prenant à cœur de ne pas décevoir mon acquéreur – Maître Alban – et surtout ma Maîtresse adorée, je fis de mon mieux pour satisfaire «mon client». «Ouh la, doucement! s'exclama celui-ci. Sinon, je ne vais pas tenir la soirée.» Il devait y avoir un public assez nombreux, car il y eut un rire partagé. Cela me tranquillisa. J'entendais aussi la voix de Desmonia: «Une bonne pipeuse vaut deux baiseuses.» C'était dit sur le ton d'une évidence mondaine qui enlevait toute vulgarité à la sentence. J'avais toujours le rosebud dans l'anus. Sylvia en fit la remarque à Maître Alban, qui ordonna: «Retire-le-lui et fourre ta langue à la place, pour bien humecter son petit trou, car je m'en vais le lui défoncer sur l'heure.» Je ne savais pas si J. était entré au club, mais c'est probable, sinon Maître Alban n'aurait pas annoncé la suite du programme. J'étais terrifiée à l'idée d'accueillir son engin en moi, j'étais certaine qu'il allait me déchirer – et je faillis prononcer le nom de mon cher petit mari, qui constituait mon *safe word*, c'est-à-dire qui me libérait de la contrainte du jeu. Mais, dans ce cas, comme je l'ai dit, je serais sans doute obligée de rendre à G. les deux billets de cinq cents francs, et je ne le voulais à aucun prix!

«Quand vous voudrez, mon cher.» C'était la voix de J. Je sentis qu'on me retirait doucement le rosebud. Sylvia: «Vous

lui en avez mis un gros, Maîtresse Desmonia, c'est bien.» Puis elle donna de petits coups de langue sur le pourtour de l'orifice, pour apprivoiser l'endroit – et sa propriétaire, car je me contractais involontairement. Sylvia murmura: «Laisse-toi aller, ma chérie; tu vas adorer!» Je me décontractai. Sa langue était très effilée et me léchait les fronces, une à une – du moins c'est l'impression que j'en avais. Je m'ouvris totalement à sa caresse et ne pus retenir mon eau. «Ah! voilà la fontaine qui se libère, dit Maîtresse Desmonia. Y a-t-il des amateurs?» Une bouche vint se coller à ma fente; je ne pouvais reconnaître si elle appartenait à un homme rasé de près ou à une femme, mais elle dut être satisfaite car, sous le double travail de la langue de Sylvia dans mon cul et de cette inconnue dans mon con, je giclai à plusieurs reprises et ne pus retenir un rugissement. Maître Alban me réprimanda: «Qui t'a autorisée à jouir, petite salope? Sylvia, ça suffit comme ça. Elonia, cessez je vous prie de vous abreuver à cette fontaine de bas étage, car je vais enculer cette catin sur-le-champ.» Elonia quitta sa position après un dernier veutousage de mon con. On écarta mes fesses, en les maintenant solidement; et tout de suite, la sensation terrible d'être envahie au plus intime. Je crus m'évanouir. «Ah! la chienne est plus étroite que je ne le pensais, mais le conduit est bien souple et convenablement lubrifié. Voilà, je suis à fond. Repos.» Maître Alban commentait mon dépucelage comme il l'aurait fait d'un PowerPoint à un conseil d'administration. «Allez! on y va... et on revient...» Ce fut presque insupportable au début puis, peu à peu, la douleur s'atténa pour laisser place à une sensation partagée: d'un côté, une envie de me libérer de ce monstrueux objet logé dans mon conduit étroit; de l'autre, pousser plus fort pour le faire pénétrer au tréfonds. «Ah! la petite chienne commence à apprécier! commenta Maître Alban. Je vais démarrer *lusin-*

gando. » Mon enculeur procéda par petites saccades, puis sortit presque son engin de mon trou ; et le renfonça d'un coup. Je poussai un : « Oh ! » de surprise mais, cette fois, je n'avais senti aucune douleur, juste un embrasement de mon conduit, qui remonta jusqu'à mes seins et explosa dans ma tête. Sous le bandeau, je vis des étoiles. Dieu que c'était bon ! Maître Alban reprit son va-et-vient et accéléra sa cadence. Je me mis à haleter, puis à gémir. « Eh bien ! pour une première enculade, tu te débrouilles pas si mal. » S'adressant à J. : « Caliban, si vous aviez l'obligeance de mettre votre bite dans la bouche de cette fille, cela nous épargnerait des couinements que je sens venir. Vous savez à quel point cela me déconcentre. » Une bite très dure se logea dans ma bouche ; je me mis à pomper, presque instinctivement. Quelqu'un me pinça les seins et maître Alban accéléra son mouvement : « Et maintenant, *andante.* » « Tiens, la salope a encore mouillé », fit remarquer quelqu'un. « Ce serait dommage de perdre cela. Maître, m'autorisez-vous à boire à la fontaine ? » « Allez-y, mon ami ! *Allegro.* » Tandis que Maître Alban accélérerait son va-et-vient, une moustache vint caresser ma toison et une bouche se colla à ma fente. Je n'en pouvais plus et faillis mordre Caliban. « Ah ! la petite pute ! mais regardez-la ! Incapable de se tenir en société ! Ça mérite une bonne fessée ! » C'était Maîtresse Desmonia, qui me reprochait mon attitude, bien peu convenable il est vrai pour une soumise. Mais qu'y pouvais-je, pénétrée, pincée, léchée, une queue dans le cul et une autre dans la bouche, sans compter les mains qui me tripotaient. Une claque sur ma fesse droite, et une sur la fesse gauche m'ouvrirent encore plus à la pénétration de Maître Alban, dont le rythme devenait *furioso*. Les claques, très sonores, marquaient le tempo. Finalement, mon enculeur eut un rugissement de faune et déchargea.